L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ET DU CONSEIL GENERAL—NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 24 MAI 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 24 MAI.

L'EXPÉDITION AMÉRICAINE.

Le Delta d'hier matin renferme quelques détails intéressans sur l'expédition partie récemment des ports américains, sous les ordres du général Lopez, pour opérer une descente sur les côtes de Cuba. Le nombre des volontaires entrôlés s'élevait suivant les uns à cinq mille, et suivant d'autres à dix mille. La feuille d'outre-canal rectifie ces chiffres qui dépassent de beaucoup la vérité. La petite bande se compose de deux mille hommes. Il est très facile de réunir sous les drapeaux cinq ou six mille aventuriers, mais alors le secret est-il été aussi bien gardé ? Le plan des chefs n'aurait-il pas été révélé ? Or, le point essentiel était d'entourer tous les préparatifs d'un mystère impénétrable, et de ne laisser soupçonner la vérité qu'au moment décisif. C'est en effet ce qui a eu lieu.

Cinq mille hommes, d'ailleurs, sans la coopération des Cubannais,—c'est toujours le *Delta* qui parle—ne pourraient pas tenir tête aux troupes espagnoles de l'île, tandis que deux mille Américains appuyés par les créoles suffiront à renverser le gouvernement et à ériger Cuba en république. Le petit nombre des aventuriers prouve que ceux-ci ne vont pas envahir l'île mais seulement prêter main-forte à une colonie qui veut secouer le joug pesant de la Métropole.

Le général Lopez doit débarquer dans une partie de l'île où il a beaucoup de partisans, s'emparer, s'il le peut, des arsenaux, du trésor, et proclamer l'insurrection. Les volontaires qui l'accompagnent, sont tous des hommes choisis, qui ont fait la guerre du Mexique et qui n'ignorent pas les périls auxquels ils vont s'exposer. Quelques journaux les ont signalés comme des hommes hors la loi; c'est une grave erreur. Quant aux officiers, la plupart appartiennent aux meilleures familles de l'Ouest et du Sud.

Le regiment du Kentucky a été le premier organisé et expédié. Voici la liste des officiers : Colonel, Theodore O'Hara, major par brevet dans l'armée des Etats-Unis; lieutenant-colonel John F. Pickett, ancien consul des Etats-Unis à Turk's Island; major Thomas Theodore Hawkins, appartenant tout récemment à l'armée américaine, 16me d'infanterie; capitaine Hardy, appartenant pendant la guerre du Mexique au 2me régiment des volontaires du Kentucky; capitaine Logan, sorti de l'armée américaine; capitaine Marriot, des voltigeurs, capitaine Winston, qui a appartenu au 16me d'infanterie régulière; lieutenants Dear, Johnson, James, Knott, McGuffin, Tilus, Hoey et Woolfolk.

Le regiment dont nous venons de nommer les officiers se compose de quatre cents hommes—tous Kentuckiens. Il s'est embarqué le 25 avril.

Le colonel C. R. Wheate commande le régiment de la Louisiane, le second qui ait été organisé. Le colonel Wheate est membre du barreau de la Nouvelle-Orléans ; il a fait la guerre du Mexique. Voici les noms de la plupart des autres officiers : lieutenant-colonel W. H. Bell, qui a servi au Mexique dans le régiment des Mississipiens et qui a perdu un bras à la bataille de Buena Vista ; major J. R. Harden ; adjudant F. F. Fisher ; premier chirurgien Stull ; second chirurgien A. A. Jones ; quartier-maître Thomas, commissaire J. D. R. McHasney ; capitaines Owen, Henry O. Foster, Henson, McCormick, Colin, Breckenridge, J. C. Davis, A. W. Marsh, Abner C. Steele, J. C. Howard ; lieutenants, Duncan, R. Scott, McGehee, Theodore Byrd, Dennet, E. L. Jones, Foley, Parrish, Morris, Fixton, Mitchell, Morgan, Sartain.

Le dernier regiment parti de notre port était commandé par le colonel N. J. Bunch, ancien membre du Congrès où il représentait le Tennessee ; le major du régiment est M. Peter Sterrit, fils du juge Pinckney Smith, du Mississippi.

Nous ne détaillons nous avons puisés dans les colonnes du *Delta* et que ce journal a pu livrer sans crainte, maintenant que les volontaires de l'expédition, sont, selon toute probabilité, dépassés le port par le sol cubanais.

Cependant les nouvelles attendues avec impatience n'arrivent pas et on rencontre bien des gens se demandant déjà si l'expédition ne serait pas une chimère, un rêve, un méchant conte inventé par la bravade de la presse. Les noms cités plus haut ne peuvent certes pas laisser de doute sur le départ d'une force armée. Quant à l'absence prolongée de nouvelles, ce fait s'explique, nous le croyons au moins, par l'éloignement du point de débarquement. Il est évident que la petite troupe n'ira pas isolément tirer une descente à la hauteur de la Havane ou des forces supérieures l'accableraient. Les navires abordent-ils ou de jaune ne sera point gardé afin de mettre entre les aventuriers et les troupes espagnoles une distance que celle-ci ne pourront pas franchir avant que l'insurrection ait eu proclamée et que bon nombre des habitans aient pris les armes. C'est là de notre part une simple supposition, mais elle n'est pas dénuée de vraisemblance.

Quoqu'il en soit, l'expédition est une réalité, et à moins que les navires américains n'aient été balayés par la tempête ou coulés par les frégates espagnoles, hypothèses à peine admissibles, les volontaires du général Lopez débarqueront dans l'île et tenteront immédiatement un coup de main. Les prochains arrivages nous apporteront peut-être de leurs nouvelles.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Le Gouvernement et l'Expédition.

Une dépêche de Baltimore, portant la date du 20 mai, a été reçue hier. Elle annonce, d'après le *Republic*, journal officiel, que le Président a ordonné au commandant de l'escadre du golfe de se rendre immédiatement sur les côtes de Cuba pour s'opposer au débarquement de l'expédition américaine commandée par le général Lopez. Dans le cas où ces forces auraient déjà opéré leur descente, nos navires ont l'ordre d'interdire l'approche des côtes à tout bâtiment portant le pavillon américain qui aurait à bord des renforts ou des munitions de guerre.

L'escadre du golfe se compose de la frégate *Congress*, des corvettes *Germantown* et *Albany*, et des steamers *Saranac* et *Vixen*.

Quo warranto—Quelques habitans de la 3e municipalité ont saisi la Cinquième Cour de District, présidée par le juge Buchanan, d'une demande en *quo warranto* contre le recorder Souzeneau. Ce magistrat devra se présenter devant le tribunal samedi prochain, à 10 heures, pour donner la preuve que son mandat est légitime et qu'il exerce les fonctions de recorder en vertu de la volonté du peuple exprimée aux dernières élections par la majorité des suffrages. L'avocat de M. Souzeneau est M. Cyprien Dupon ; celui des demandeurs, M. John R. Grymes.

Outrage.—Mme C. Christian se rendait au lac mercredi soir, accompagnée d'un jeune homme de ses amis, lorsqu'arrivée à moitié chemin trois hommes se présentent subitement devant la voiture et ordonnent au cocher de s'arrêter. Celui-ci obéit et les trois individus se précipitent dans le cabriolet et portent des coups violens au jeune homme qu'il est obligé de s'enfuir. Les misérables tirent alors de la voiture la pauvre femme, et tandis que le cocher effrayé lourdis ses chevaux pour se mettre en sûreté, la victime est traînée à un demi-mille de distance et subit un honteux outrage. Les auteurs de l'attentat se retirent alors laissant Mme Christian sans connaissance sur le chemin. Elle n'a été recueillie qu'hier matin et elle n'est empressée de signaler à la police les trois coupables. Ces derniers n'ont pas encore été arrêtés.

Police—Des individus accusés de voies de fait ont seule comparu hier devant le recorder Génois ; ce magistrat a envoyé l'un des prévenus devant la Première Cour de District. Le recorder Caldwell a interrogé le nommé T. Barton, accusé d'avoir pénétré dans une maison de la rue St. Charles avec l'intention d'y commettre un vol, et l'a envoyé devant la Ire Cour de District.

Première Cour de District.—Hier, à 11 heures du matin, le juge appelant que les jurés ne pourraient s'entendre sur un verdict dans l'affaire de McConnell, Eagle, Marie, etc., accusés de l'assassinat de Roy, a ordonné qu'ils fussent renvoyés. Il y a quelques jours de suite les jurés ne pourraient pas se mettre d'accord.

THÉATRE ST-CHARLES.

BÉNÉFICE DE MONSIEUR CHARBAGNAC.

En annonçant dans notre dernier numéro le spectacle qui sera donné au bénéfice de M. Charbagnac, demain, samedi, au théâtre St-Charles, par les artistes de l'opéra Français, nous avons omis de faire mention d'une particularité toute nouvelle qui tendra à rendre le programme de la représentation encore plus attrayant. Il s'agit d'un *Tableau* de 40 tableaux, aquarelles, sépias, etc. Chaque spectateur recevra avec son billet d'entrée un numéro dont le semblable sera déposé dans une urne. Dans le courant de la soirée on procédera au tirage; et les 40 premiers numéros sortant gagneront les lots qui seront d'avance disposés par ordre. On voit que M. Charbagnac n'a rien négligé pour que la dernière représentation théâtrale de l'année en soit aussi la plus brillante et la plus complète sous tous les rapports.

HAVANE.

La goëlette *Fairy* arrivée hier matin nous a apporté des journaux de la Havane jusqu'au 18 courant. Nous n'y trouvons pas le moindre avis sur l'expédition américaine, mais le *Diario* consacre à celle-ci un long article dans lequel il passe au fil de ses sarcasmes et de ses imprécations tous les malheureux volontaires du général Lopez.

Le président et la question des territoires.—Le journal officiel annonce que le Président n'a pas changé d'avis sur la question de la Californie et des territoires. Il maintient l'opinion qu'il a exprimée dans son message.

La Monnaie.—Le commerce appendra sans doute avec plaisir que M. J. J. Wickes, nommé dernièrement trésorier de la Monnaie, recevra sa commission dans deux ou trois jours et que les travaux suspendus seront alors repris avec une nouvelle activité. La fermeture de la Monnaie a causé un préjudice notable à notre place.

Tentative d'incendie. — Les incendiaires sont à l'œuvre dans notre ville. Mercredi soir, une domestique de Mme Oviat, rue du Canal, sentant une forte odeur de fumée, descendit dans un office abandonné depuis quelque temps et en ayant forcé la porte trouva tout l'intérieur en flammes. Quelques minutes de retard, et l'incendie eut dévoré toute la maison.

Missouri.—Les journaux de Missouri, même ceux qui défendent les principes locofocos, semblent croire qu'un Sénateur whig sera élu par la Législature de l'Etat. Le succès dépend du choix du candidat. Si nos amis opposent à M. Benton un homme dont l'orthodoxie en matière d'esclavage ne soit pas contestable, ils triompheront très probablement, car les démocrates sont divisés. Nous avons sous les yeux un journal démocrate qui déclare que M. Benton est en ce moment un des hommes les plus dangereux des Etats-Unis. Cette opinion est celle d'un grand nombre d'habitans du Missouri. Un fait positif, c'est que la popularité de M. Benton, si grande autrefois, est aujourd'hui considérablement amoindrie.

Récoltes.—Les journaux que nous recevons de l'intérieur de la Louisiane et des différents Etats du Sud continuent à nous apporter de très mauvaises nouvelles sur l'état de la récolte. Le coton est partout arriéré à cause du retard des chaleurs et des gelées du mois d'avril. D'une autre part, les pluies torrentielles et les insectes contrarient le développement des plantes dont la nature est encore imaginitaire et qui sont chétives et rabougries. Un temps magnifique et la complète absence de chenilles pourraient seuls maintenant donner quelque espoir aux planteurs.

Incendie de steamers.—Deux bateaux à vapeur ont été incendiés le 20 de ce mois au débarcadère de Memphis. L'un d'eux, la *Constitution*, venait d'arriver et débarquait son chargement lorsque le feu se déclara dans une chambre où était déposée de l'étoupe. Les flammes enveloppèrent le bateau avec une telle rapidité que les passagers et l'équipage eurent à peine le temps de se sauver. Le wharf boat, mouillé à côté, prit feu aussitôt et ferry boat. Il a été consumés jusqu'à la ligne de flottaison.

M. Ewing—Le secrétaire de l'intérieur a transmis au comité chargé d'une enquête sur sa conduite une réponse à toutes les questions qui lui avaient été adressées. Il a produit également les preuves les plus concluantes, dit un journal du Nord, pour justifier les différens points soulevés par ses adversaires.

Sinistre.—Une dépêche télégraphique transmise de Nashville annonce la perte du bateau-à-vapeur *Josephine*, qui a sombré le 15 de ce mois entre Nashville et Clarksville. Le bateau et le chargement ont été complètement perdus, et il n'y avait malheureusement pas d'assurances. Personne n'a péri.

Kentucky.—Les habitans du Kentucky se sont, selon toute probabilité, prononcés à une forte majorité en faveur de la nouvelle constitution. Le résultat de cinquante-un comtés est connu ; voici comment se sont répartis les suffrages : pour la constitution, 38,463 ; contre, 13,702.

St-Louis.—Les journaux de St-Louis annoncent que cinquante émigrans californiens sont retournés dernièrement dans cette ville, venant de San Francisco. Leurs trésors réunis s'élevaient à 250,000.

Santa Fé et Chihuahua.—Des nouvelles de Santa Fé et de Chihuahua jusqu'au 20 avril ont été apportées à St-Louis par des voyageurs venant du Nouveau Mexique. Les avis ne sont pas très importans. Les indiens commencent à inquiéter les habitans entre Chihuahua et le Paso. Ils ont attaqué dernièrement un convoi et tué le conducteur d'un des wagons. Ayant pillé le rancho de Kit Carson et de Boggs, entre Taos et le Moro, mal leur en a pris, car quelques Américains se sont mis à leur poursuite et après leur avoir tué cinq hommes, ont repris ses bestiaux que les maraudeurs avaient enlevés.

Les affaires sont assez languissantes à Santa Fe.

FEUILLETON.

Mémoires d'outre-tombe.

MON PROCÈS.

Quelques journaux ayant répété la phrase : *Madame, votre fils est mon Roi*, ont été traduits devant les tribunaux pour délit de presse ; je me suis trouvé enveloppé dans la poursuite. Cette fois je n'ai pu décliner la compétence des juges ; je devais essayer de sauver par ma présence les hommes attaqués pour moi ; il s'était de mon honneur de répondre de mes œuvres.

De plus, la veille de mon appel au tribunal, le *Moniteur* avait donné la date ironique de madame la duchesse de Berry ; si je m'étais absenté, on aurait cru que le parti royaliste reculait, qu'il abandonnait l'infortune et rougissait de la princesse dont il avait célébré l'héroïsme.

Il ne manquait pas de conseillers timides qui me disaient : "Faites défaut; vous serez trop embarrassé avec votre phrase : *Madame, votre fils est mon Roi*.—Je la crirai encore plus haut, répondis-je." Je me rendis dans la salle même où j'avais établi initiale le tribunal révolutionnaire, où Marie-Antoinette avait comparu, où mon frère avait été condamné. La révolution de juillet a fait enlever le crucifix dont la présence, en consolant l'innocence faisait trembler le juge.

Mon apparition devant les juges a eu un effet heureux ; elle a contrebalancé un moment l'effet de la déclaration du *Moniteur*, et maintenu la mère d'Henri V au rang où se courageuse aventure l'avait placée : on a douté, quand on a vu que le parti royaliste osait braver l'événement et ne se tenait pas pour battu.

Je n'avais point voulu d'avocat, mais M. Ledru, que s'était attaché à moi lors de ma détention, a voulu parler : il s'est troublé et m'a fait beaucoup de peine. M. Berryer, qui plaidait pour la *Quotidienne*, a pris indirectement ma défense. A la fin des débats, j'ai appelé le jury la *patrie universelle*, ce qui n'a pas peu contribué à notre acquittement à tous.

Rien de remarquable n'a signalé ce procès dans la troisième chambre qui avait connu de la voix de Fouquier-Tinville et de Dumas. Il n'y a en d'amusant que l'argumentation de M. Parisot : voulant démontrer ma culpabilité, il disait : "Sentez-vous, messieurs, tout ce qu'il y a de méprisant dans ce paragraphe : *Madame, votre fils est mon Roi*, et que d'aplatissement sous les pieds," et il faisait le mouvement d'un homme qui écrase sous ses pieds quelque chose. Il recommençait triomphant : les rires de l'auditoire reconnaissaient. Ce brave homme ne s'aperçevait ni du mécontentement de l'auditoire, ni du dédaigneux sourire, ni de ce ridicule qui dont il était en spectacle dans un rôle qui, comme il l'a dit, était, en ce moment, une vraie comédie pour l'imagination et nos yeux hagards d'étonnement.

Lorsque les jurés rentrèrent et prononcèrent mon *coupable*, des applaudissemens éclatèrent ; je fus environné par des jeunes gens qui avaient pris pour sœur et des robes d'avocats : M. Carrel était là.

La foule grossit à ma sortie ; il y eut une rixe dans la cour du Palais entre mon escorte et les sergens de ville. Enfin, je parvins à grand peine chez moi au milieu de la foule qui suivait mon fiacre en criant : *Vive Chateaubriand !*

Dans un autre temps ces acquittement eût été très significatif ; déclarer qu'il n'était pas coupable de dire à la duchesse de Berry : *Madame, votre fils est mon roi*, c'était condamner la révolution de juillet ; mais aujourd'hui cet arrêt ne signifie rien, parce qu'il n'y a en toute chose ni opinion ni durée. En vingt-quatre heures tout est changé ; je serais condamné demain pour le fait sur lequel j'ai été acquitté aujourd'hui.

Je suis allé mettre ma carte chez les jurés, et notamment chez M. Chevet, l'un des membres de la *patrie universelle*.

Il avait été plus aisé à l'honnête citoyen de trouver dans un commerçant un arrêt en ma faveur, qu'il ne m'était été facile de trouver dans ma poche l'argent nécessaire pour jouder au bonheur de l'acquittement le plaisir de faire chez mon juge un bon dîner : M. Chevet a prononcé avec plus d'équité sur la *légitimité*, l'*usurpation* et sur l'*union de la Gérée du Christianisme*, que beaucoup de publicistes et de orateurs.

POPULARITÉ.

Le *Mémoire* sur la captivité de madame la duchesse de Berry m'a valu dans le parti royaliste une immense popularité. Les députations et les lettres me sont arrivées de toutes parts. J'ai reçu du Nord et du Midi de la France des adhésions couvertes de plusieurs milliers de signatures. Elles demandent, toutes, en s'en référant à ma brochure, la mise en liberté de madame la duchesse de Berry. Quinze cents jeunes gens de Paris sont venus me complimenter, non sans un grand émoi de la police ; j'ai reçu une coupe de vermeil, avec cette inscription : *A Chateaubriand les Villeneuve fidèles (Lot-et-Garonne)*. Une ville du Midi, m'a envoyé de très bon vin pour remplir cette coupe, mais je ne bois pas. Enfin, la France légitimiste a pris pour devise ces mots : MADAME, VOTRE FILS EST MON ROI ! et plusieurs journaux les ont adoptés pour épigraphe ; on les a gravés sur des colliers et sur des bagues. Je serai le premier à avoir dit en face de l'usurpation une vérité que personne n'osait dire, et, chose étrange ! je crois moins au retour de Henri V que lorsque misérable juste-milieu on le plus vivant républicain.

Au reste, je n'entends pas le mot usurpation dans le sens étroit que lui donne le parti royaliste ; il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce mot, comme sur celui de légitimité : mais il y a vraiment usurpation, et usurpation de la pire espèce, dans le tuteur, qui dépossède le pupille et proscrit l'orphelin. Toutes ces grandes phrases "qu'il fallait sauver la patrie" sont des prétextes que fournit à l'ambition une politique immorale. Vraiment, ne faudrait-il pas regarder la lâcheté de votre usurpation comme un effort de votre vertu ! Serez-vous, par hasard, Brutus sacrifiant ses fils à la grandeur de Rome ?

J'ai pu comparer dans ma vie la renommée littéraire à la popularité ; la première, pendant quelques heures m'a plu, mais cet amour de renommée a passé vite. Quant à la popularité, elle m'a trouvé indifférent, parce que dans la révolution j'ai trop vu d'hommes entourés de ces masses qui, après les avoir élevés sur le pavois, les précipitent dans l'égout. Démocrate par nature, aristocrate par choix, je serais très volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que jeunesse pèsât rapporte avec la foule. Toutefois j'ai été extrêmement sensible au mouvement des jeunes gens de Juillet, qui me portèrent en triomphe à la chambre des pairs ; c'est qu'ils ne m'y portaient pas pour être leur chef et parce que je pensais comme eux ; ils rendaient seulement justice à un empereur ; ils voyaient en moi un homme de liberté et d'honneur : cette generosité me touchait. Mais cette autre popularité que je viens d'acquérir dans mon propre parti ne m'a pas causé d'émotion ; entre les royalistes et moi, il y a quelque chose de glacé : nous devrons le même roi ; a cela près, la plupart de nos vœux sont opposés.

INFIRMERIE DE MARIE-THÉRESE.—LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, DE LA CITADELLE DE BLAYE.

J'ai amené la série des derniers faits jusqu'à ce jour ; pourrais-je enfin reprendre mon travail ? Ce travail consiste dans les diverses parties de ces *Mémoires* non encore publiées. J'aurai quelque difficulté à m'y remettre *et abrupto*, car j'ai la tête préoccupée des choses du moment ; je ne sais pas dans les dispositions de l'esprit que je dois prendre pour passer dans le calme où il dort, tout agité qu'il est, quand il était à l'état de vie. J'ai pris la plume pour écrire ; sur qui et à propos de quoi ? je l'ignore.

En parcourant des regards le journal dans lequel depuis six mois je me rends compte de ce que je fais et de ce qui m'arrive, je vois que j'ai plusieurs des pages sont datées de la rue d'Enfer.

Le pavillon que j'habite près de la barrière pouvait monter à une soixantaine de mille francs, mais, l'espace de la hausse des terrains, je l'ai loué beaucoup plus cher, et je ne l'ai pas mais payé : l'argent de salubre l'infirmerie de Marie-Thérèse fondée par les soins de madame de Chateaubriand et contiguë au pavillon ; une compagnie d'entrepreneurs se proposait d'abattre un carré de sombres cabanes dans le sombre pavillon, bruit qui ne va guère avec l'agonie.

Ne suis-je pas heureux de mes sacrifices ? sans doute ; on est toujours heureux de secourir les malheureux ; je partageais les douces nécessités de peu que je possède ; mais je ne sais si cette disposition bienfaisante n'élève chez moi jusqu'à la vertu. Je suis bon comme un condamné qui prodigue ce qui ne lui servira plus dans une heure. A Londres, je pouvais qu'on va prendre vend sa peau pour boire : je ne vends pas la mienne, je la donne aux tuseoyeurs.

Une fois ma maison achetée, ce que j'avais de mieux à faire était de l'habiter ; je l'ai arrangée telle qu'elle est. Des fenêtres du salon on aperçoit d'abord ce que les Anglais appellent *pleasure-ground*, un vaste cercle tonsuré d'orgazon et de massifs d'arbustes. Au delà de ce pourpris, par-dessus un mur d'appui que surmonte une barrière blanche losangée, est un champ varié de culture et conservé à la nourriture des bestiaux de l'*Infirmerie*. Au fond de ce champ vient un autre terrain séparé du champ par un autre mur d'appui à claire voie vertie, entrelacée de viornes et de roniers du Bengale ; cette marche de mon Etat consiste en un bouquet de bois, un préau et une allée de peupliers. Ce recoin est extrêmement solitaire, il ne me fit point comme le recoin d'Horace, *angulus ridet*. Tout au contraire, j'y ai quelquefois pleuré. Le proverbe dit : Il faut que jeunesse se passe. L'arrière-saison a aussi quelque fraîcheur à passer :

Les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes.
(LA FONTAINE.)

Mes arbres sont de mille sortes. J'ai planté vingt-trois cèdres de Salomon et deux chênes de druides : ils sont les cornes à leur mitre de peu de durée, *brevem dominum*. Un mail, double allée de marronniers, conduit du jardin supérieur au jardin inférieur, le long du champ intermédiaire à la déclivité du sol est rapide.

Ces arbres, je ne les ai pas choisis comme à la *Vallée-aux-Loups* en mémoire des lieux que j'ai parcourus : qui se plaît au souvenir conserve des espérances. Mais lorsqu'on n'a ni enfant, ni jeunesse, ni patrie, quel attachement peut-on porter à des arbres dont les feuilles, les fleurs, les fruits ne sont plus les chiffres mystérieux employés au calcul des époques d'illusion ! En vain on me dit : "Vous rajeunissez." Croit-on me faire prendre pour ma dent de lait ma dent de sagesse ? encore celle-ci ne m'est venue que pour manger un pain amer sous la royauté du 7 août. Ai-je trouvé mes arbres ne sinformèrent guère s'ils servent de calendrier à mes plaisirs ou d'extraits mortuaires à mes ans ; ils croissent chaque jour, du jour que je décroît : ils ne marient à cette de l'enclos des Enfants trouvés et du boulevard d'Enfer qui m'enveloppe. Je n'aperçois pas une maison ; à deux cents lieues de Paris je serais moins séparé du monde. J'entends bêler les chèvres qui nourrissent les orphelins du sinistre. Ah ! si j'avais été comme eux dans les bras de saint Vincent de Paule ! né d'une faiblesse, obscur et inconnu comme eux, je serais aujourd'hui quelque ouvrier sans nom, n'ayant rien à démêler avec les hommes, ne sachant ni pourquoi ni comment j'étais venu à la vie, ni comment ni pourquoi j'en dois sortir.

La démolition d'un mur m'a mis en communication avec l'infirmerie de Marie-Thérèse ; je me trouve à la foi dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc. Le matin, j'entrevoile au son de l'*Angélus* ; j'entends de mon lit le chant des prêtres dans la chapelle ; je vois de ma fenêtre sa cuivrée qui s'élève entre un noyer et un sureau : des vaches, des poules, des pigeons et des abeilles ; des sœurs de charité en robe d'étamine noire et en cornette de basin blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques vont errant parmi les lilas, les azalées, les pompadoures et les rhododendrons du jardin, parmi les rosiers, les groseilliers, les framboisiers et les légumes du potager. Quelques-uns de mes cerus occulés, malres étaient exilés avec moi : après avoir mêlé ma misère à la leur sur les pelouses de Kensington, j'ai offert à leurs derniers pas les gazons de mon hospice ; ils y trafusent leur vieillesse religieuse comme les plis de voile du sanctuaire.

J'ai pour compagnon un gros chat gris-roux à bandes noires transversales, né au Vatican, dans la loge de Raphaël. Léon XII l'avait élevé dans un pan de sa robe, où je l'avais vu avec envie lorsque le pontife me donnait mes audiences d'ambassadeur. Légèrement sur saint Pierre étant mort, j'adoptai un chat sans maître, comme je l'ai fait un autre Mécène aujourd'hui de Rome. On l'appelait Mitron surnommé le *Chat du Pape*. Il jouis en vertu qualité d'une extrême considération auprès des autres pensons. Je cherche à lui faire oublier l'exil, la Chapelle Sixtine et le pinceau de son compère de Michel-Ange sur. Malheureusement il ne peut manqué lois de la nature.

Ma maison, les divers bâtiments de l'Infirmerie avec leur chapelle et la mortaise quelque, cet l'air d'une colonie ou d'un hameau où les jours de cérémonie, la religion conduit tout, la vieille monarchie à mon hospital, se mêlent et marche. Des processions sortaient de leurs limites, passaient dans les jardins, et mêlaient leurs chants à ceux des oiseaux. Mon chat, dont il était en [illegible] dans un rayon de soleil comme il l'est dans [illegible] et mêlant comme moi [illegible] et ses yeux hagards d'étonnement.

Je ne reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre : de la théorie du christianisme, j'ai passé à la pratique.

Mon gîte fait face à l'occident. Le soir, la cime des arbres éclairée par derniers graves se silhouette noire et dentelée sur l'horizon d'or. Ma jeunesse revient à cette heure ; elle ressuscite ces jours découlés que le temps a réduits à l'insignifiance des fantômes. Quand les constellations prennent leur robe bleue ; je me souviens de ce firmament splendide que l'admirais du giron des forêts américaines, ou au sein de l'Océan. La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur ; elle lui cache les paysages qui lui rappellent les lieux où il habite ; elle ne lui laisse voir que les autres, d'un aspect semblable, sous des différentes latitudes de même hémisphère. Alors il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque ; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel.

Nous n'entendons parler du monde à l'Infirmerie qu'aux deux quêtes publiques et un peu le dimanche : ces jours-là, notre hospice est changé en une espèce de paroisse. La sœur supérieure [illegible] que les belles dames viennent à la messe dans l'espérance de voir quelque jeune indestinée, elle met à contribution leur curiosité : en leur promettant de me montrer, elle les attire dans le laboratoire ; une fois prises au trébuchet, elle leur cède, bon gré mal gré, pour de l'argent, des drogues en sucre. Elle me fait servir à la vente du chocolat fabriqué au profit de ses malades, comme Lamartinière m'associait au débit de l'eau de groseilles qu'il avait inventée au profit de ses amours. La sœur Thérèse dérobe aussi des trognons de plume dans l'encrier de madame de Chateaubriand ; elle les négocie parmi les royalistes de pure race, affirmant que ces trognons précieux ont écrit le superbe Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry.

Quelques bons tableaux de l'école espagnole et italienne, une vierge de Guérin, la *sainte Thérèse*, dernier chef-d'œuvre du peintre de Gotinge, nous font tenir aux arts. Quant à l'histoire, nous aurons bientôt à l'hospice la plaque de la maison de Favrese et la fille de madame Roland ; la monarchie et la république m'ont chargé d'expier leur ingratitude et de nourrir leurs invalides.

C'est à qui sera reçu à Marie-Thérèse. Les pauvres femmes obligées d'en sortir quand elles ont recouvré la santé se logent aux environs de l'*Infirmerie*, se flattant de retomber malades et d'y rentrer. Rien n'y sent l'hôpital : la justice, la protestante, la catholique, l'étrangère, la Française y trouvent les soins d'une délicate charité, qui se déguise en affectueuse parente ; chacune des affligées croit reconnaître sa mère. J'ai vu une Espagnole, belle comme Dorothée, *la perle de Séville*, mourir à seize ans de la poitrine, dans le dortoir commun, se félicitant de son bonheur, regardant en souriant avec de grands yeux noirs à demi éteints, une figure pâle et amaigrie, madame la Dauphine, qui lui prenait ses nouvelles et l'assurait qu'elle serait bientôt guérie. Elle expirait le soir même, loin de la mosquée de Cordoue et des bords du Guadalquivir, son Beuve natal : "D'où es-tu ? l'Espagnole.—Espagnole et ici !" (*Lope de Vega*.)

Grand nombre de veuves de chevaliers de Saint-Louis sont nos habitueses ; elles apportent avec elles la seule chose qui leur reste, les portraits de leurs maris en uniforme de capitaine d'infanterie : habit blanc, revers rouge du bleu de ciel, frisure à l'oiseau royal. On les met au grenier. Je ne puis voir leur régiment sans rire : il s'incrème monarchique est beaucoup augmentera aujourd'hui le nombre de ces portraits, lorsque dans quelque corridor abandonné la consolation de mes petits neveux. "C'est votre grand oncle, le capitaine au régiment de Navarre : il avait de l'esprit ! il a fait dans le *Mercure* le logogriphe qui commence par ces mots : *Retranchez ma tête*, et dans l'Almanach des Muses la pièce fugitive : *le Cri du cœur*."

Quand je suis las de mes jardins, la plaine de Montrouge les remplace. J'ai vu changer cette plaine : que n'ai-je pas vu changer ! Il y a vingt-trois ans qu'en allant à Méreville, au Marais, à la Vallée-aux-Loups, je la traversais par la barrière du Maine, on n'aperçevait à droite et à gauche de la chaussée que des moulins, les fours des grues aux trouées des carrières et la pépinière de Cels, ancien de Rousseau ; Desnoyers bâtit ses maisons de cent couvents pour les soldats de la garde impériale qui venaient tirer quelque chose de la bataille gagnée, entre chaque voyageur abattu. Quelques gingguettes s'élevèrent autour des moulins, depuis la barrière du Maine jusqu'à la barrière Mont-Parnasse. Plus haut était le Moulin jaunâtre et la petite maison de Lutuan pour contraste. Auprès des guinguettes, les enfants plantaient des acacias, ombrage des pauvres, comme l'eau de Seine est la boisson de Champagne des gueux. Un théâtre forain has la population nomade des bastringues ; un vinaigrier et des gendarmes, Amphions et Cerbères de la police.

Pendant que les vivans s'établissaient, les morts réclamaient leur place. On enferma, non aux environs des bastringues, un cimetière dans une enceinte où fut enclos un [illegible] ruine, comme la tour des Abous : c'est là que la mort porte chaque jour le grain qu'elle a recueilli ; obligée pour la séparer des danses, de la musique, des taports populeux ; les 1 Juillet du moment, les mariages d'une heure les apportent du silence sans terme, de la nuit sans fin et des nuits éternelles.

Je parcours souvent ces cimetière moins vieux que moi, où les vers qui rongent les morts ne sont pas encore morts ; je lis les épitaphes : que de jeunes de seize à trente ans sont devenues la proie de la tombe ! Je parcourais de n'avoir vécu que leur jeunesse ! La duchesse de Châtelet, dernière goutte du sang de Du Guesclin, quelette d'un autre âge, lui son nomme au milieu des dortoirs [illegible].

Dans cet enfeuvoeuu j'ai déjà d'anciens amis : M. Lemoine y repose. Secrétaire de M. de Montmorin, il m'avait élegué par madame de Beaumont. Il m'apportait presque tous les soirs, quand j'habitais la Vallée, la simple conversation qui me plaît tant, parce qu'elle a en la bonte du cœur et la sûreté du caractère. Mon esprit fatigué et malade se délasse avec un esprit sain et reposé. J'ai laissé les cendres de la noble patrone de M. Lemoine au bord du Tibre.

Les boulevards qui environnent l'*Infirmerie* parlagent leurs promenades avec le cimetière ; il n'y reste plus n'ayant plus d'avenir, je n'ai plus de songes. Etranger aux générations nouvelles, je leur semble un bessacer poudreux, bien mi ; a peine suis-je recouvert maintenant d'un lambeau de jours écoutés que le temps rogne, comme le ciseau du tailleur rogne la quette d'un chevalier sans gloire : je ne suis plus d'être à l'écart. Il me plaît d'habiter à une porte de fuite de la barrière, au bord d'un grand chemin ; je regarde passer le monde du pied de la colonne milliaire, je regarde passer le courrier, mon image et celle de la vie.

Lorsque j'étais à Rome, en 1828, j'avais formé le projet de bâtir à Paris, au bout de mon ermitage, une serre et une maison de jardinier ; tout sur les économies de mon ambassade et les fragmens d'antiquité trouvés dans mes fouilles à Terre Vergata. M. de Polignac arriva au ministère : je lui aux libertés de mon pays le sacrifice d'une place qui me charmait ; retombé dans mon indigence, adieu ma serre : *fortuna vitreos est*.

La méchante habitude du papier et de l'encre fait qu'on ne peut s'empêcher de griffonner. J'ai prix la plume ignorant ce que j'allais écrire, et j'ai barbouillé cette description trop longue au moins d'un tiers : si j'ai le temps, je l'abrégerai.

Je dois demander pardon à mes amis de l'énumérations de quelques-unes de mes pensées. Je ne sais rire que des lèvres ; j'ai le *spleen*, tristesse physique, véritable maladie ; quiconque a lu ces *Mémoires* a vu quel a été mon sort. Je n'étais pas à une nager du sein de ma mère que déjà les tempêtes m'avaient assailli. J'ai erré de naufrage en naufrage ; je sens une malédiction sur ma vie, poids trop pesant pour cette cahute de roseaux. Que ceux que j'aime ne se croient donc pas reniés ; qu'ils m'excusent, qu'ils laissent passer ma fièvre : entre ces accès mon cœur est tout à eux.

J'en étais là de ces pages décousues, jetées pêle-mêle sur ma table et emportées par le vent que laissent entrer mes fenêtres ouvertes, lorsqu'on m'a remis la lettre et la note suivantes de madame la duchesse de Berry : allons, rentrons encore une fois dans la seconde partie de ma double vie, la partie positive.

CHATEAUBRIAND.
(*A continuer.*)

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orleans.

—EXPÉDIÉS.—

Steamship Palmetto, Smith, pr Galveston.
Navire Judah Touro, Nickerson, pr Apalachicola.
Lotus, Watson, pr Liverpool.
Lacoste, Miller, pr St-Andrew.
Purcell, Evans, pr Liverpool.
Bârque Marianne, Majoes, pr Cadiz.

—ARRIVÉS.—

Brick Milkadon, Butler, de la Havane.
New World, Cautier, de Charleston.
Goelette Fairy, Williams, de la Havane.

—STEAMERS.—

Banner of Attakapas, Muggah, de St Martinville.
A W Vanient, Gretzinger, de St Martinville.
Old Hickory, Northern, de Nashville.
Ohio, Lewis, de St Louis.
E D White, Brady, de Atchafalya.
Geo Washington, Carroll, de Cincinnati.
Fanny Smith, Richard, de [illegible].
Amaranth, Atchison, de [